FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 22 MAI 1861.

LE SERMENT DE LA VEUVE.

NOUVELLE.

I

Dans le voisinage de Corte, au centre de l'île qui est la patrie classique du banditisme, entre Castel-Aire et San Pietro, le voyageur admire un site étrange. Le sol est hérissé de hauts rochers, dont les flancs grisâtres sont ceints de bouquets de maigres vallées, profondes, étroites, lugubres, au fond desquelles glapissent des torrents rapides. Quand vient le silence de la nuit, on croit entendre des voix lamentables s'élever du fond de ces gouffres bouillonnans. Toute la contrée est inculte et sauvage. De loin en loin, à l'extrémité d'un sentier qui rampe le long des rochers, on aperçoit une butte misérable bâtie comme l'aire d'un aigle sur un sommet escarpé.

Les fourres inextricables surgissent çà et là. C'est un nid d'arbousiers, de lauriers, de cistes de myrtes et de bruyères que le maître du sol laisse croître en liberté jusqu'au jour des semailles, époque à laquelle il incendie ces broussailles, qui, par la suite, deviennent de bons engrais.

Le pays est cependant passablement giboyeux, et la race italienne en général, et notamment transmise jusqu'aujourd'hui par le génie des grands maîtres, a été offerte par la nature une plus grande part d'intelligence que celle qui donne d'une main pour en reprendre de plus forte de l'autre. Nous voulons parler des contrées des bords de la Méditerranée, qui, sous un climat plus favorable, ont été douées d'une fécondité plus grande.

Une Corse qui a maillé à partir avec la justice a cherché un refuge dernière ces remparts de broussailles, dans ces halliers inaccessibles où ne peuvent souvent pénétrer ni les meutes ni les chasseurs.

Il y est plus en sûreté que dans une maison crénelée et fortifiée.

Ce mode d'asile naturel est connu sous le nom de maquis.

Le 7 septembre 18....., au moment où la nuit, semait de son ténébreux azuré et parlaité d'étoiles le ciel tout flamboyant de teintes d'or rouge, un pauvre enfant d'une douzaine d'années sortit tout à coup d'un de ces fourrés qui se trouvaient aux environs de San Pietro, et s'avança joyeusement dans la direction de Castella-re. Il était pieds nus, couvert de haillons, et son visage, plus brun que celui des enfans aînés de la Bohême, rayonnait d'une joie telle qu'on ne saurait pas le froissement des épines et des petits éclats de rive atteindre.

Se frayer vite et rapidement qu'un départ de la maison paternelle qu'il semblait par rafales, saisons et l'autre, qu'il gouffiait par rafales, de grosses gouttes de sueur perlaient à son front et coulaient ses longs cheveux noirs à ces tempes.

Il courait sans s'arrêter, haletant, en face du vieux rocher, dont les flancs avaient été combles, le fond avait été remplacé par une porte en chêne, et l'on avait creusé meurtrières et à créneaux pour vertir en une véritable colombière.

L'enfant reprit haleine, puis se hissant par la pointe des pieds, il atteignit la chaîne de la grande porte, la secoua rudement à tour de bras. Le gardien vint ouvrir en grommelant.

—Dieu veille sur vous, dame Rosa! dit le pâtre.

Ce dernier, cette, s'harmonisait fort peu avec le visage revêches et rude de la vieille, mais il la savait être douée des plus rares qualités, et nul ne songeait à la critiquer le contraire.

—Ah! c'est toi, Sampiero, dit elle, que viens-tu faire encore ici, vaurien!

—Il faut que je parle à votre maîtresse, dame Rosa, répondit le jeune homme en tremblant un peu.

—Mais, pauvre enfant, tu ne sais donc pas que Mme Diana est au jardin, Sampiero, répondit la vieille, va donc, mais auparavant tu t'avise pas de toucher à nos fruits en passant.

Le pâtre, sans se formaliser de la recommandation, franchit la cadre à manger d'un seul bond, et s'engagea dans une large allée sablée, dont la pente était rapide. Jamais qui, sous un frais de verdure, s'occupait d'un travail de main.

Un maître du manoir était une grande et belle fille de dix neuf à vingt ans environ. Comme cette histoire n'est pas un conte inventé à plaisir, il nous est interdit de tracer de Mme Diana un portrait de fantaisie. Elle passait pour une des plus belles personnes de la contrée, dans cette île si remplie de jolies femmes, ce qui n'est pas peu dire. Elle était brune, mais d'une nuance si délicate, si transparente, que le sang circulait sous la peau fine et blanche, et la faisait rougir à la moindre émotion. Ses cheveux, d'un noir bleuâtre, étaient si longs, si soyeux, si abondans, qu'ils la couvraient presque entièrement comme un manteau royal. Ses yeux, d'un noir velouté, étaient pleins de douceur et de mélancolie, et ses traits, d'une régularité parfaite, avaient une expression de tristesse qui les rendait plus touchans encore.

Diana était assise, et se tournant vers dame Rosa:

—Nourrice, dit-elle, la tranche de brioche va rendre ton déjeuner fort indigeste, ajoutes quelques fruits pour la jeter à la faire passer. Puis comme il a chaud, que le vent a fraîchi, ordonne à ce qu'on prépare le bain pour Sampiero; il aura besoin d'un bain pour se laver de la poussière qui doit couvrir son visage et ses mains.

Dame Rosa